

YVES BONNEFOY A VALENCE

Lecture d'Yves Bonnefoy à la médiathèque de Valence du vendredi 22 janvier 1993 à l'occasion de l'exposition des éditions *La Sétérée*.

PREFACE

*"La poésie doit aller au simple (...)
comme les bêtes lointaines
à l'eau le soir (...)"*

Yves Bonnefoy, L'Ordalie (1)

Madame Evelyne Lloze, qui a écrit une thèse de doctorat sur le thème *Poésie et humilité : approches de Reverdy, Bonnefoy, Jaccottet et Dupin*, m'a permis d'approcher, entre autres, parmi les nombreuses conversations que nous avons eu ensemble, l'oeuvre et la pensée du poète Yves Bonnefoy. Ayant eu l'occasion de travailler l'oeuvre et la pensée de Martin Heidegger au cours de mes études de philosophie (3) je me sentais très proche, de coeur et d'esprit, du travail de Madame Lloze et des oeuvres de ces poètes. C'est pourquoi, lorsque j'appris la venue d'Yves Bonnefoy à la Médiathèque de Valence à l'occasion d'une exposition des Editions *La Sétérée* organisée par Jacques Clerc afin d'y faire une lecture, ce fut pour moi une grande joie de pouvoir m'y rendre. A la fin de celle-ci Yves Bonnefoy donna au public la possibilité de lui poser quelques questions, ce qui me permit donc d'exprimer de vive voix ces interrogations qui me semblent si essentielles et que je voudrais éclairer un peu dans ces lignes.

La première question concernait l'humilité dont Yves Bonnefoy nous dit ici qu'elle *"est ou devrait être la condition naturelle de celui qui écrit; la condition vécue de la possibilité même de continuer à écrire"*, qu'elle *"(lui) paraît une des formes mêmes de la vérité en poésie"*. Emmanuel Lévinas ne disait-il pas d'ailleurs à ce sujet que *"la grandeur de la vérité transcendante, sa transcendance même, tiendrait à son humilité..."*? (4)

Et cette première question renvoyait donc à la question de la transcendance qui est chez Yves Bonnefoy transcendance du monde, de ce *"monde lui-même, avec ce qu'il a de presque apaisant, presque de réconfortant, qui fait taire la voix personnelle"* (5) et qui rend humble parce qu'il renvoie le poète à cet humus qui est pour lui sa vérité constituante et qui fait que transcendance et immanence sont aussi la même chose, qu'elles participent à la même expérience. Et pour faire cette expérience de la pensée, le poète doit *"retourner le son des mots contre le sens", "faire entendre (...) la musique, le rythme des phrases, des phonèmes, de façon telle que l'économie des concepts en soit comme troublée, déconsidérée, différée, atténuée"* (6). Yves Bonnefoy, c'est le parti pris du signifiant et du référent contre celui du signifié. Pour l'auteur de *l'Anti-Platon* en effet la dialectique est *"funèbre"* (7) et les *"parfaites Idées (...) ne savent que déteindre sur (la) bouche (de l'homme)"* (8). Et la poésie a même *"biffé le mot Dieu comme un signifié lui aussi parmi d'autres signifiés"* (9). Par *"l'emploi musical des mots retournés contre leur emploi conceptuel (la poésie) s'efforce de frayer cette voie, de déchirer ce voile et de faire que la réalité se présente"* (10). Déchirement, trouée, faille, embrasure, brèche, brisure, tels sont les mots dont se sert une certaine poésie aujourd'hui pour dire cette percée vers l'unité parménidienne du monde. *"L'unité de la Parole en son déploiement (Sprachwesen), qu'elle s'appelle le tracé-ouvrant (Aufriß)"*, écrit Martin Heidegger dans *Acheminement vers la Parole* (11). Et lorsque cette unité du langage fait écho à l'unité du monde dans sa simplicité, éclôt alors l'épiphanie du Verbe dans la fragilité de l'ici et du maintenant de sa présence.

Yves Bonnefoy écrivait qu'*"offert comme notre seconde chance dans l'ambiguïté du langage, qui est à la fois ouverture et et masque, tout échange qui prend est un bien, une sorte de don sans origine mais transcendant comme la Grâce divine, et comme elle, d'être accepté il surcroît, jusqu'à transfigurer la simple nature et commencer le réel. La parole, c'est l'avenir"* (12). L'échange qui s'instaure entre le monde et sa parole dans et par le langage poétique rend donc humble le poète à qui il se révèle, car, comme l'Élu, il sait que la Grâce ne lui appartient pas, qu'il n'en a pas la maîtrise, d'autant moins qu'elle est le fruit de l'*"improbable, c'est-à-dire (de) ce qui est"* (13).

Jean-Marie Sauvage.

LECTURE D'YVES BONNEFOY

Je suis heureux d'être dans le cadre de cette exposition de travaux de Jacques Clerc qui sont fait bien souvent avec des artistes ou des écrivains qui me sont chers de différentes façons et c'est donc un plaisir d'être là parmi vous pour lire quelques poèmes que j'emprunterai aux deux derniers ouvrages que j'ai publié pour ne pas remonter trop loin dans le passé, celui qui s'intitule Début et fin de la neige paru en 1991 et un peu plus anciennement Ce qui fut sans lumière de 1987. (14).

Alors je vais d'abord lire quelques poèmes empruntés à Ce qui fut sans lumière et d'abord le premier, car les références qu'il contient sont toutes liées à des lieux qui ne sont pas tellement éloignés de votre ville et de votre région. Il s'intitule "le souvenir".

Du même recueil, Yves Bonnefoy lit ensuite :

- . "Les arbres"
- . "L'épervier"
- . "L'adieu"
- . "Passant auprès du feu"
- . "Le puits"
- . "La rapidité des nuages"
- . "L'orée du bois"
- . "Le mot ronce, dis-tu..."
- . "Sur des branches chargées de neige"
- . "Psyché devant le château d'amour"
(c'est le titre, vous le savez sûrement sans doute, d'un tableau de Claude Lorrain).
- . "Le haut du monde"

Pour terminer cette lecture, juste quelques poèmes empruntés au dernier recueil plus bref intitulé Début et fin de la neige.

De ce recueil, Yves Bonnefoy a lu :

- . *"le jardin"*
- . *"l'été encore"*
- . *"Flocon"*
- . *"De natura rerum"*
- . *"Noli-me-tangere"*

Comme l'évocation du *shipmate* vous l'a peut-être révélé, ces quelques poèmes sur la neige sont associés à des souvenirs de vie en Nouvelle-Angleterre et c'est le cas pour ce poème-ci que je vous lirai maintenant dont le titre est *"Hopkins forest"* du nom d'une forêt du Massachusetts. Voilà.

- . *"Hopkins forest"*.

Alors pour terminer cette lecture un poème, un dernier poème qui s'intitule *"la seule rose"*.

JEAN MARIE SAUVAGE : QUESTIONS A YVES BONNEFOY

Yves BONNEFOY :

S'il y a quelques questions, j'y répondrai volontiers, là, dans cette salle ou ailleurs. Des questions ou des remarques ou des déclarations, des manifestes. La contradiction, si le mot *contradiction* en un sens quand il s'agit de poésie, étant donné qu'il y a place pour, je suppose, différentes sortes d'approches dans la création poétique, surtout que d'une époque à l'autre, d'une génération à l'autre, bien des choses changent. Enfin voilà quelques préoccupations qui sont les miennes qui sont peut-être les vôtres aussi. Oui, Ah ! je crois qu'il y a une questions là.

Jean Marie SAUVAGE :

Il y a Madame Evelyne Lloze qui a fait une thèse sur vous en partie en parlant à propos de votre oeuvre de la notion d'*humilité* et en la mettant en parallèle avec les poètes Jaccottet, Dupin et aussi Reverdy. Est-ce que vous pourriez dire quelques mots à la fois et de cette liaison, de ce parallèle avec ces poètes et de ce rapport de votre oeuvre à cette notion d'*humus*, à cette notion d'*humilité* ?

Y.B :

d'*unité* ?

J.M.S :

d'*humilité*. Elle vous avait d'ailleurs envoyé un exemplaire et je pense que vous avez dû le regarder.

Y.B :

Oui. Il va de soi qu'écrire poétiquement, si c'est un travail que l'on veut conduire avec sérieux, ne peut-être que pénétré d'un sentiment d'insuffisance chronique et constante de ce que l'on tente et l'*humilité*. est ou devrait être la condition naturelle de celui qui écrit, et je pense que, à travers l'histoire de la poésie, cette expérience, car c'est plus qu'un sentiment, c'est véritablement une expérience, a été beaucoup plus fréquente qu'on ne pourrait le croire à cause du caractère souvent péremptoire ou enthousiaste ou véhément ou triomphant ou assuré de beaucoup des positions poétiques à travers les siècles. Mais c'est précisément parce qu'il y avait à d'autres époques une confiance dans certaines formes de vérité commune ou révélée que cette *humilité*, restant un acte personnel, ne se manifestait pas dans l'oeuvre elle-même où l'évidence ou la supposée évidence de certaines situations de l'esprit

et de l'univers s'imposait. Si donc ce mot d'*humilité* apparaît dans votre préoccupation, dans la mesure aussi d'ailleurs où vous l'avez perçu dans certaines oeuvres, c'est plutôt parce que dans notre siècle ces évidences collectives ou communes ou transcendantales s'étant effacées eh bien ceux qui écrivent poétiquement se sont retrouvés avec l'acte d'écrire sans support, sans soutien, sans direction ni d'ailleurs directives non plus et du coup et la difficulté même de la tâche et aussi leur propre présence personnelle à celle-ci en présence des autres sont devenues véritablement le premier plan de leur présence à eux-mêmes et à la société et à leur moment historique, d'où, en effet, cette présence presque embarrassante en fait de l'humilité dans le travail poétique. Vous citez Philippe Jaccottet que j'aime beaucoup, qui est un poète très proche. Si le mot d'*humilité* peut apparaître associé à lui ce n'est pas parce qu'il le souhaite évidemment, c'est tout simplement parce qu'il y a là quelque chose qui est comme la condition vécue de la possibilité même de continuer à écrire. Je ne peux que dire que cette dimension de son expérience poétique me paraît une des formes mêmes de la vérité de la poésie. Simplement chacun d'entre nous va, selon son chemin à lui, et parfois d'autres urgences, d'autres expériences nous guident, nous entraînent et c'est le monde lui-même, avec ce qu'il a presque d'apaisant, presque de réconfortant, qui fait taire la voix personnelle. Chez Jaccottet, d'ailleurs, c'est le cas aussi. Vous citez Philippe Jaccottet, vous avez cité Jacques Dupin, ce sont deux poètes que j'aime et que je ressens comme proches. Ce sont d'ailleurs deux amis. Reverdy, souvent on l'associe à une poésie semblable à celle que ces écrivains pratiquent ou moi-même et pourtant, par rapport à lui, j'éprouve un sentiment beaucoup plus ambigu. Je n'entends pas dans sa poésie, cette sorte de rythme fondamental, cette sorte de musique, si vous voulez, qui accorde la parole aux astres, aux grands mouvements de l'univers et cela me manque dans son oeuvre. Du coup elle me paraît un peu égocentriste et répétitive de sentiments qui restent en-deça de la véritable expérience. Mais il se passe avec Reverdy sans doute pour moi ce qui se passe souvent avec une oeuvre vers laquelle ou n'est pas extrêmement attiré. Du coup on la connaît mal, on ne l'a pas pratiquée autant que celle que l'on aime le plus spontanément et même tout simplement le plus et on en devient injuste, ce qui fait que je ne voudrais pas aller plus loin sur cette voie.

J.M.S :

Et si vous me permettez une dernière question, est-ce que vous pourriez me dire deux mots sur ce que l'on entend aujourd'hui par la notion de *Grâce* en poésie contemporaine ?

Y.B :

De *Grâce* ?

J.M.S :

pas au sens de *gracieux* mais d'*être frappé par la grâce* au niveau de l'acte créateur.

Y.B :

Oui.

J.M.S. :

Sans passage par le biais d'un transcendant et ça renvoie aussi quelque part à cette notion d'*humilité*.

Y.B. :

Vous avez dit que c'est une notion qui reparait à propos de la poésie, je ne l'ai guère entendu avancée, mais je l'accueille volontiers car, pour ma part, je ne ressens pas mon rapport au monde comme déterminé par une expérience traditionnellement religieuse, je n'ai pas de foi, je ne me sens pas lié d'une façon profonde ni spécifique à la tradition chrétienne bien que j'en ressente la valeur fondamentale au plan d'un certain nombre de catégories de l'esprit ou même du sentiment, et pourtant, en effet, je trouve beaucoup de sens à cette idée de *grâce* parce qu'elle fait allusion à quelque chose qui est transcendant et la poésie a trait à cela. Tout-à-l'heure j'entendais *unité* quand vous disiez *humilité* et je crois que maintenant qu'on a parlé d'*humilité* et que vous introduisez le mot *grâce* on peut passer de l'*humilité* à l'*unité*. C'est, je crois, le chemin même que l'opération de la poésie voudrait parcourir. Pourquoi ? Eh bien parce que la poésie essaie de retrouver derrière le voile que les mots jettent sur le monde, la pleine présence, la pleine intensité de la réalité comme elle est dans son immédiateté. Les mots que nous employons forment système : ils sont donc comme des représentations partielles et donc irréelles de chaque chose, et quand nous parlons, quand nous faisons le discours de notre langue, eh bien du coup nous ne voyons pas la réalité dans le plein de son immédiat, et nous ne percevons que les stéréotypes que nos différents discours, nos différents savoirs nous imposent et cela est utile, cela est même conducteur, cela est même révélateur de la réalité dans la mesure où c'est en construisant la figure du monde que l'on peut en un sens la voir. Mais, malgré tout, dans ces constructions, dans ces images qui prennent ainsi forme, manque ce plein de la présence, cette immédiateté, disais-je et c'est ce que la poésie essaie de retrouver par ses voies à elle qui consistent, pour dire cela très succinctement, à retourner le son des mots contre le sens, à faire entendre, oui, la musique, le rythme des phrases, des phonèmes, de façon telle que l'économie des concepts en soit comme troublée, déconsidérée, différée, atténuée, et alors dans cette rupture voici que la figure de chaque chose peut se présenter. Le mot, si l'on peut dire, n'a plus de signifié mais est l'image même du référent, ce qui était derrière. Ce n'est plus la rose dans ce que la botanique nous dit de la rose ou le jardinier, c'est cette présence pleine de la rose à la fois quelconque et absolue.

Alors c'est donc comme une transcendance, la réalité apparaît transcendante par rapport à l'ordre verbal et la poésie rouvre le champ de cette transcendance. Mais l'ouvre-t-elle vraiment ? Elle s'y efforce par l'emploi musical des mots retournés contre leur emploi conceptuel, elle s'efforce de frayer cette voie, de déchirer ce voile, de faire que la réalité se présente, mais c'est aussi précaire, aussi improbable, aussi intermittent en tout cas que ce que précisément la tradition religieuse appelait *la grâce*, si bien que c'est la même expérience. La poésie parle du même besoin et elle se nourrit du même apport sur lequel on ne peut pas nécessairement compter.

La grâce est donnée parfois, disait la tradition religieuse, à ceux qui, ni ne la cherchent ni même ne la méritent. Un dit quand même aussi que les oeuvres préparent à la grâce. Eh bien en poésie c'est à peu près la même chose. Le travail d'écriture poétique met sur la voie de cet apport d'unité, car en effet quand le voile se déchire c'est l'unité, l'unité du monde qui se révèle, mais parfois aussi cette faille, cette ouverture, cette épiphanie se produit sans qu'on ait travaillé et sans peut-être qu'on le mérite. Au total, disons que la pratique de l'écriture poétique est, dans un monde laïcisé comme le nôtre, et un monde dans lequel, pour certain en tout cas, il est difficile de se référer au contenu des révélations religieuses, eh bien, dans ce monde là, cette écriture là est devenue un peu comme le substitut de ce qui se cherchait, de ce qui se jouait autrefois dans la religion. La poésie prend la place de cette sorte de remontée toujours déjà tâtonnante vers la transcendance du monde qui se cherchait avec de cruelles contradictions dans les religions en fait les plus diverses, et si elle n'a pas de Dieu, c'est parce qu'elle a biffé le mot *Dieu* comme un signifié lui aussi parmi d'autres signifiés, mais ce qui se cache derrière ce mot, ce qui se perd même dans ce mot au sein des religions les plus éprouvées, c'est toujours, en un sens, ce qui la préoccupe.

J.M.S. :

On pourrait presque parler d'une certaine manière de *transcendance immanente*, paradoxalement.

Y.B. :

Transcendance et immanence sont en effet exactement la même chose, car ce qu'on appellera *immanence*, c'est ce qui se donne brusquement et immédiatement, im-médiatement, sans médiation, alors que, auparavant, c'était vécu comme loin, comme là bas, mais c'est comme la foudre qui frappe l'arbre. Transcendance et réalité immédiate se confondent et c'est donc dans l'objet proche, dans la chose quotidienne que se trouve soudain le lieu de cette unité qui ~~échappe~~ dans l'ordre du conceptuel. La transcendance devient immanence. Voilà un bel exemple de ces catégories qui n'existent que par deux pôles qui en réalité ne font qu'un.

Bien, donc merci de votre intérêt.

NOTES .

- (1) Paris, Galerie Maeght, 1975, p°45.
- (2) Evelyne Lloze : Poésie et humilité *Approches de Reverdy, Bonnefoy, Jaccottet et Dupin*, thèse de littérature française, doctorat *nouveau régime*, Université de Lille III-Charles de Gaulle, mai 1991.
- (3) Jean - Marie Sauvage : Heidegger et la pensée japonaise, thèse de philosophie, doctorat *nouveau régime*, Université de Lille III-Charles de Gaulles, avril 1990.
- (4) Noms propres, poche biblio, 1987, P°91.
- (5) Voir le texte ci après.
- (6) idem.
- (7) Yves Bonnefoy, *Poèmes, Anti-Platon*, NRF *Poésie* Gallimard, 1982, p° 33.
- (8) idem.
- (9) Voir le texte ci-après.
- (10) idem.
- (11) *Le chemin vers la Parole*, NRF Gallimard, 1976, p° 238 trad. François Fédier.
- (12) Le Nuage rouge, Mercure de France, 1977, p° 238.
- (13) Yves Bonnefoy, L'improbable et autres essais, Gallimard Folio/essais n° 203, 1992.
- (14) Ces deux recueils sont édités au Mercure de France.